

Le Faux Souvenir

Sabrina Kassa

Le Faux Souvenir

Nouvelles Lunes



AU DIABLE VAUVERT

Collection Nouvelles Lunes dirigée par Élise Thiébaud
Le Sexocide des sorcières, Françoise d'Eaubonne,
préface de Taous Merakchi
2060, Lauren Bastide
La Femme aux mains qui parlent, Louise Mey

Remerciements à L'Institut français de Constantine,
à Wassyla Tamzali et Les Ateliers Sauvages.

Cet ouvrage a été publié avec l'aimable collaboration
de L'Agency, agence littéraire.

ISBN : 979-10-307-0708-3

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

« Ne rien oublier et tout apprendre.
Inviter les revenants et les fantômes.
Et avec eux, congédier la vie ancienne,
la vie antérieure, la vie rêvée. »
Pascalie Monnier, *Touché*

« Le souvenir se construit depuis
l'avenir qui l'attend. »
Néstor A. Braunstein, *Les Présages*

Un homme embrasse maman

Je suis née en 1971 à Grenoble. Neuf mois plus tôt, mon père était arrêté et ma mère fuyait Alger, sans le sou, avec ses cinq enfants, sa belle-mère, son beau-père, sa terrible belle-sœur. Et moi, tenace et minuscule, j'étais du voyage, clandestinement.

Lumière douce.

Aéroport. C'est la première fois que je le vois.

Je porte une robe, les cheveux en couettes, un cartable sur le dos. À côté, maman et mon frère Mourad.

Un homme en burnous, des flics en arrière-plan. Il entre dans mon champ de vision. Je n'ai pas peur. Je me dis, ce doit être quelqu'un d'important pour avoir des gardes du corps. Il s'approche, ouvre grand ses bras. Ma mère s'y engouffre. Ils s'enlacent naturellement.

— C'est qui cet homme qui embrasse maman?
je demande à mon frère.

— Mais c'est ton père, voyons!

— Ah...



De retour d'un reportage en Israël avec Dany Cohn-Bendit, je raconte à Mourad le passage de la frontière, avec ses interrogatoires presque comiques à force d'être répétés.

— *What is your father's name?*

Il est con celui-là. Il ne sait pas lire?

— *Kassa, my name is Sabrina. Sabrina Kassa.*

Il lève les yeux vers moi. Sourire bureaucratique.

— *What is yourrrrr fatherrrr's name?*

Je marque un temps d'arrêt. Je l'observe. Il a une bonne tête, débonnaire. Dans une autre vie, il aurait pu être ouvrier de cinéma.

— *My father's name is Mohamed Kassa.*

Il sourit de toutes ses dents.

— *Gooooood!*

Comme si, enfin, je cochais la bonne case.

Il reprend:

— *What is yourrrrr grandfatherrrr's name?*

Oh le con. On va faire tout mon arbre généalogique. Je suis fatiguée. Je tourne la tête,

je vois F., au guichet juste à côté, récupérer son passeport d'un geste leste. Nos regards inquiets se croisent. S'attendait-elle à cet accueil? Je ne peux pas m'empêcher de lui en vouloir. Il est 3 heures du matin, et nous voyageons ensemble depuis hier après-midi. Durant ce long trajet, avec une escale de quatre heures à Istanbul, nous avons passé en revue ad nauseam tous les sujets politiques du moment. Mais pas un mot, non pas un mot, sur le traitement que je risquais de subir à l'aéroport Ben-Gourion.

F. est l'assistante parlementaire de Cohn-Bendit. Ce n'est pas la première fois qu'elle débarque ici. Moi, journaliste, d'origine algérienne, et, *cherry on the cake*, une des rares reporters françaises à avoir couvert, en 2011, la flottille internationale qui voulait briser le blocus de Gaza. Bref, je lui en veux. Mais c'est surtout moi que je maudis intérieurement. Comment ai-je pu me jeter si tendrement dans la gueule du loup?

— *My grandfather's name?*

— *Yes, your grandfather's name!*

Ma résistance l'amuse.

My grandfather...

Cela fait des lustres que je n'ai pas pensé à lui. Il est mort quand j'avais cinq ans et demi. Pourtant, je l'aimais bien, pépé. J'hésite. Il me

semble qu'il avait deux prénoms. Mahmoud et Brahim. Je ne sais plus, ça me trouble, mais je tente de le cacher.

Non, ce n'est pas possible. Pépé, je t'avais oublié!

Instantanément, une vieille image remonte à la surface. Il a le regard triste, défait, et une toque côtelée, noire, vissée sur la tête, qui lui donne un air cosaque. Il aimait noyer son chagrin au troquet, pépé. Parfois, m'a dit ma mère, il m'emmenait avec lui et me laissait des heures assise sur le zinc. À la vitesse du souvenir, je le revois maintenant, raide dans le salon, le jour de son enterrement à Alger. Décédé le jour de l'anniversaire de mon père... Et Mourad et moi, décidément inséparables, excités et perdus au milieu de l'agitation, joyeux malgré tout d'être à Alger, chez nous, dans cet immense appartement dominant la corniche.

— *My grandfather's name is Mahmoud Kassa,* finis-je par dire, le triomphe aux lèvres.

Il pense peut-être que je le nargue, mais ce n'est pas le cas. Le souvenir d'Alger m'a enveloppée d'une douce quiétude.

— *Ah ok, Morhhamed, your father. Marhhhhmoud, your grandfather.*

Il est content comme s'il venait de découvrir la pierre philosophale.

— *Ok, go in this place!* m'indique-t-il d'un coup de menton.

Je me retourne. Dans un coin isolé, un box.

— *Ok! Fine. I go,* dis-je poliment, comme si je tenais à lui faire remarquer que j'y consentais avec entrain.

La lumière est blafarde. Un homme, la quarantaine, arabe bien sûr, est recroquevillé sur lui-même, comme s'il essayait de disparaître de la surface de la Terre. Je dis, arabe bien sûr, même si rien ne le distingue particulièrement, il est habillé à l'occidentale et il est à peine plus bronzé que les Israéliens que je viens de croiser. Je dis arabe, parce qu'il a l'air trop abattu pour être israélien. J'ai appris ça dans les livres. Dans *La Deuxième Personne*, un roman de Sayed Kashua, il y a cette scène dans une administration de Tel-Aviv, où le protagoniste, un jeune Arabe désargenté, se faisant passer pour un tétraplégique juif dont il a la garde, réalise que son attitude n'est pas assez arrogante pour qu'on le prenne pour un Israélien.

Arrive une vieille dame, vêtue d'une gandoura, grosse et impotente, dans un fauteuil roulant. Elle me fait penser à mama hbiba, ma grand-mère. Je les regarde du coin de l'œil. Eux en revanche évitent ostensiblement tout contact. L'ambiance est lugubre. J'ai

envie de prendre des notes, mais je me retiens. Je suis censée être ici en tant qu'assistante de Dany Cohn-Bendit, pas comme journaliste. Un jeu de dupes qui ne dupera personne, j'ai même un visa presse pour l'Algérie dans mon passeport.

Ma couverture est bidon, je le sais, ils le savent, mais pour que ça marche, il faut que chacun joue au plus con.

Quinze minutes plus tard, un officier vient me chercher. Je le suis. Il m'ouvre la porte sur un minuscule bureau, où un autre policier, à la chemise blanche et au sourire mignon, m'attend.

Je m'assois.

— Sabrina Ilham Kassa?

— *Yes, it's me!*

C'est rare que l'on m'appelle par mon second prénom. Je sais qu'encore une fois, les autorités israéliennes veulent me rappeler que je suis une Arabe, et que je dois donc démontrer ma nature de belette inoffensive avant de traverser cette frontière. Mais au lieu de m'embarrasser, ce rappel me fait l'effet d'un massage auditif.

— *Ok! And what is your father's name?*

— Mohamed Kassa.

— *Where does he live?*

— *He is dead.*

— *Ok, ok... And what is your grandfather's name?*

— Mahmoud.

Je réponds du tac au tac, fière comme si j'avais trouvé toutes les réponses au jeu des mille euros.

Imperturbable, et toujours d'un ton aimable, il continue son interrogatoire. Il veut savoir ce que je viens faire en Israël.

— *I work with Dany Cohn-Bendit as an assistant.*

Et je lui tends triomphalement une invitation écrite en anglais et en hébreu de l'ambassade de France à Tel-Aviv, dégotée par l'entremise d'un négociateur des accords d'Oslo qui est à l'origine de ce voyage. Il prend le papier, le retourne. Visiblement, ça lui en bouche un coin. Sans me regarder, il pianote sur son ordinateur. Puis tourne et retourne encore le document, et me le rend. C'est bon, je peux y aller.

Je sors, mais, surprise! Je me retrouve dans un autre petit bureau, avec un autre gentil flic qui me rejoue, mot pour mot, la même scène. Puis, à son tour, il me fait passer dans un autre bureau, tout aussi minuscule, avec un autre gars, rondouillet et rigolard (qu'est-ce qu'on s'amuse à l'aéroport Ben-Gourion) à qui je débite encore une fois mon nom, celui de mon père et celui

de mon grand-père. Et sans transition, je lui tends mon sésame.

Lui aussi feint d'être surpris de cette invitation.

— *Ok, ok, no problem...*

Il sait. Je sais. J'en ai ras-le-bol de ce cirque. Il est plus de 4 heures du matin.

Il me propose de tamponner mon passeport sur une feuille blanche car « certains pays [...] ne vous laisseront plus rentrer sinon », me confie-t-il à voix basse, en me laissant remplir de moi-même les trois petits points. Trop gentil. Il en profite pour glaner quelques informations sur mon rapport à l'Algérie et sur mes parents – quand je lui dis que mon père est mort, il a l'air triste pour moi –, puis las de me faire lambiner, il finit par tamponner la petite feuille, tac tac, qu'il cale soigneusement entre deux pages de mon passeport. « Bon séjour en Israël! » conclut-il, mielleux. C'est à peine s'il ne veut pas me donner quelques adresses de bons falafels.

Entrer en Israël, ce n'est pas passer une frontière, c'est faire une psychanalyse! Qui es-tu? D'où viens-tu? Que veux-tu? Où vas-tu? Je n'ai pas l'habitude d'être traitée comme une intruse. J'ai même une liste impressionnante de passages de frontière surréalistes. J'ai fait plusieurs

allers-retours en Italie, avant Schengen, sans la moindre pièce d'identité à présenter aux douaniers. J'ai embarqué pour les États-Unis avec une carte d'identité périmée et sans passeport (après le 11 septembre). *Spoiler alert*, j'ai récupéré mon passeport lors d'une escale à Londres. Et je suis rentrée en zone d'attente clandestinement, à la barbe de la police aux frontières de Roissy, pour un reportage sur les expulsés.

Mais ce jour-là, à quarante ans, la frontière est devenue réelle et solide. J'avais atteint une limite.

« Quand quelque chose se trouve caractérisé de l'impossible, c'est là seulement le réel : c'est quand on se cogne. Le réel, c'est l'impossible à pénétrer », expliquait Lacan, en 1975, lors d'une conférence au Massachusetts Institute of Technology.

La vie rêvée d'Ilham K.

Encore sonnée par mon voyage, à mon retour à Paris, je raconte dans un long monologue ces péripéties à Mourad.

Nous sommes chez moi, dans mon bureau, nous buvons un verre de vin. Il m'écoute avec plaisir, bien que mes explorations israéliennes le laissent perplexe sur le fond, mais il a la gentillesse de ne pas gâcher ma joie d'avoir réalisé un exploit.

— Tu sais, c'est comme ça, j'ai toujours eu une facilité incroyable à passer les frontières. Ça m'étonnera toujours. Ça doit venir du fait que j'ai vu papa pour la première fois dans un aéroport...

— Ah bon ?

— Ben oui, tu te souviens, on était ensemble...

Son sourire se fige. Ses yeux brillent en me regardant drôlement, ils bougent de droite à

gauche comme s'ils essayaient de lire un texte inscrit sous mon crâne.

— T'es sérieuse ?

— Ben oui, tu te souviens pas ? On était retournés en Algérie, seulement toi et moi avec maman parce qu'elle était très malade. J'avais un peu plus de quatre ans et toi six ans et demi. Et puis soudain, papa est apparu, habillé en burnous marron, avec des gardes derrière lui. Il a pris maman dans ses bras et moi, je t'ai demandé : « C'est qui ce monsieur ? » Et toi, sur un ton un peu sentencieux, tu m'as répondu : « Mais voyons, c'est ton père ! »

— Ah ouais... d'accord !

— C'est fou que tu ne t'en souviennes pas. Moi j'en ai un souvenir très net. On était à l'aéroport, je pourrais presque te dire comment j'étais habillée, avec mon petit cartable sur le dos. L'aéroport était baigné de soleil...

Mon frère écarquille les yeux, il est sans voix. Moi, en revanche, droite sur ma chaise, aussi fière qu'Artaban, je me gargarise de lui rappeler ce moment si important dans notre histoire à tous les deux. À la différence du reste de la fratrie, nous avons été privés de notre père dans notre petite enfance, nous n'avons pas connu l'opulence de ses années de gloire, ni joui de sécurité affective. Ce voyage en Algérie, c'était

une petite revanche sur notre déveine, une renaissance dans un monde « normal ».

Il boit une gorgée de vin, fait quelques pas vers le salon. Je me dis, ça doit être quelque chose pour lui, de retrouver la mémoire de ce moment-là. Je pose les coudes sur mon bureau, les mains sur mes joues, et savoure cet instant merveilleux. Mon frère est si angoissé.

Soudain il se retourne, revient sur ses pas, et d'une voix posée, se lance dans la mêlée :

— Ma petite chérie, ce n'est pas du tout, mais pas du tout, ce qui s'est passé. Papa, on ne l'a pas rencontré dans un aéroport, mais dans un bagne, près de Batna. Maman, en effet, était très malade, elle ne pesait plus que quarante-cinq kilos et elle était très déprimée. Après une cure de sommeil, les médecins lui ont conseillé de retourner en Algérie pour se reposer. Alors, elle a laissé les autres avec tata et mémé, et elle nous a emmenés pendant un an avec elle, à Alger. Et c'est vrai, c'est là qu'on a pu rendre visite à papa. Le voyage vers Lambèse a été horrible. La veille de la visite, on était dans un hôtel miteux, avec des cafards qui couraient sur les murs, les draps étaient sales et déchirés. C'était un genre d'hôtel de passe et toute la nuit, il y a eu des allées et venues. C'était affreux et on n'a pas dormi, tellement

on avait peur... Attends un peu. Et puis le lendemain, quand on est arrivés à la prison, le cauchemar a continué. Ils ne voulaient pas nous laisser entrer voir papa, alors maman a dû supplier, pleurer devant eux, puis faire un scandale et alors ils ont accepté de nous laisser lui parler quelques minutes.

— Ah ouais...

À mon tour de le regarder avec des yeux ronds d'incrédulité. Non ce n'est pas possible, ce n'est pas mon histoire! Je n'ai aucune image, aucun son. Et encore aujourd'hui, rien de cette visite calamiteuse ne résonne en moi.

Mourad reprend une gorgée de vin. Il est visiblement mal à l'aise. Il souffle :

— Désolée, ma chérie, c'est comme ça que tu as rencontré ton père pour la première fois...

Je ne dis plus rien. Quelque chose s'est arrêté. Les ténèbres tapent à ma porte.

Mon frère recule.

Il se ressert un verre de vin, fait quelques pas vers le salon, et voilà maintenant qu'il esquisse quelques pas de danse. Il se retourne :

— Oublie ce que je viens de dire. Oublie! Franchement, on s'en fout. C'est toi qui as raison, ma petite sœur, tu sublimes tout, tu es un génie! Je préfère mille fois ton histoire à la mienne. Ne change pas, ne change pas...

Je cligne des yeux. Oui oui, je sublime.

Mais non, je ne sublime pas!

C'est ça la vérité. C'est ça ma vérité. Et c'est même pour ça que je traverse si facilement les frontières.

— Moi aussi, je vais adopter ton histoire. Tu es formidable! On oublie l'hôtel, les cafards, les pleurs et la prison sordide. Alors, redis-moi, comment c'était? Il faisait chaud, il y avait du soleil. Ils ont pris leur élan avant de se jeter dans les bras l'un de l'autre?

Je me force à sourire, tel un boxeur se relevant lentement du tapis.

— Hein, dis-moi, il n'y avait pas un peu de musique, du genre: talalala talalala. Et même des violons sur le côté...

Je le regarde faire des sauts de chat dans le salon, les bras tourbillonnant dans l'air comme un enfant fou. On fait une belle paire de dingos tous les deux. Mais malgré tout, je le trouve plus fou que moi. Il a la mine illuminée. Le syndrome de l'aéroport l'a emporté tout cru. « Sublimons, sublimons! » répète-t-il en continuant à virevolter.

Fait-il ça pour amortir ma chute? Il vient de catapulter mon récit psychique. La fiction sur laquelle j'ai construit tant de choses... inventé tant de desseins.

Mon cerveau mouline à toute vitesse. Malgré sa défaite, il ne veut pas capituler. Et si c'était lui qui se trompait? Son souvenir, tout autant que le mien, a pu dérailler sous le choc. Il n'avait que six ans et demi...

Je me redresse sur ma frêle embarcation, monte sur l'escabeau et attrape un livre adossé à une pile de ma bibliothèque. Pour lui prouver que je tiens bon, je lis à voix haute un passage de *Feux* de Shōhei Ōoka, que j'avais souligné, il y a quelque temps :

« Tout ceci n'est peut-être qu'une illusion mais je ne puis mettre en doute ce que j'ai ressenti. Le souvenir aussi est une expérience. »

Absolument! Absolument!

Il me fait des bisous et finit par partir.



Seule à ma table de travail, mon esprit flotte aux abords des Bermudes. Je ne veux pas, je ne peux pas accepter la version de mon frère. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Toute mon histoire serait donc fausse? Cet aéroport, Docteur Freud, ne serait qu'un souvenir-écran?

Ce n'est pas possible, il m'a mal écoutée. Pour reprendre mes esprits, je reviens pas à pas

à la recherche du détail qui m'offrira une ligne de fuite.

La nuit s'étire comme un vieux chewing-gum. Plusieurs fois, je vais fumer à la fenêtre, en espérant que le shoot de nicotine éteigne mon cerveau en surchauffe.

Demain, j'appellerai maman, oui demain je lui parlerai.

Et je m'endors enfin.



Pieds nus sur le carrelage humide.

Pour créer un courant d'air, la fenêtre de la cuisine est ouverte, le lourd rideau en coton bleu et blanc est tiré au-dessus du balcon. Comme Tarzan, je passe ma journée torse nu, en maillot de bain. Pour le déjeuner, j'ai quand même enfilé un débardeur. Mon père préside en bout de table. Il mange, comme un ogre, des spaghettis à la bolognaise. Il fait si chaud que je veux m'en aller. J'ai envie de m'asperger d'eau et reprendre la lecture de ce *Journal de Mickey*, que je lis en boucle. Les occupations sont si rares pendant ces vacances algéroises. Je n'ai pas faim, je transpire et me tortille sur ma chaise. Comment ma mère peut-elle m'obliger à manger un plat si chaud alors que c'est la canicule dehors ? Je fulmine.